Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 116 (2008)

Nachruf: Décès d'Alain Dubois (1932-2008)
Autor: Tosato-Rigo, Danièle

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DÉCÈS D'ALAIN DUBOIS (1932-2008)

Alain Dubois, professeur d'histoire moderne à l'Université de Lausanne de 1971 à 1999, où son engagement dans l'enseignement a marqué des générations d'étudiants, est décédé le 29 février à Lausanne, dans sa 77e année. Le comité de la Revue historique vaudoise *a décidé de publier ci-dessous,* In memoriam, *l'hommage qui lui a été dédié par la professeure Danièle Tosato-Rigo lors de la cérémonie d'adieu qui s'est déroulée à la chapelle de Montoie, le 5 mars 2008.*

Hommage au professeur Alain Dubois

C'est à un maître particulier que j'aimerais rendre hommage. À celui qui à sa façon fut le mien, celui de plusieurs d'entre nous. Plutôt qu'un curriculum détaillé il s'agira d'une évocation par petites touches de choses entendues, vues, ressenties. Un curriculum classique n'aurait pas plu à Alain Dubois qui l'aurait trouvé ennuyeux, et c'est un euphémisme.

Un « bâtard helvétique », c'est ainsi qu'Alain Dubois aimait avec son ironie coutumière à se présenter linguistiquement. C'est sa double appartenance linguistique et culturelle qui lui permettra tout au long de sa carrière, non seulement de franchir allègrement le « Röstigraben », mais encore de tisser des ponts entre Suisse romande et Suisse alémanique.

Né à Saint-Gall en 1932, de parents romands, Alain Dubois a pendant toute son enfance, dans un environnement scolaire et social suisse-alémanique, parlé français à la maison. Une maison qu'il a quittée tôt pour intégrer à l'âge de 12 ans un pensionnat à Trogen dans le canton d'Appenzell: une école publique où les nombreux élèves externes - parmi lesquels des enfants en difficulté familiale voisinaient avec des fils de diplomates à la recherche de tranquillité - étaient un peu comme au XVIIIe siècle logés chez les instituteurs. Alain Dubois y a noué des amitiés pour la vie. De cette expérience villageoise il a aussi gardé une sympathie pour ce petit canton un peu à part, dont les étudiants romands n'avaient pas toujours beaucoup entendu parler avant de suivre un cours d'histoire suisse chez lui.

Le « bâtard helvétique », on le retrouve incontestablement dans la décision que prendra Alain Dubois, qui déjà aimait les défis, de quitter la Suisse allemande à la fin de sa scolarité obligatoire pour entrer au gymnase à Lausanne et, une fois sa maturité en poche, de faire ses études de lettres à l'Université de Zurich. Pour sa thèse, le futur professeur s'intéressera à un autre canton, dont il contribuera à réécrire l'histoire: le Valais, comme par hasard un canton bilingue. Sous un titre sobre (*Die Salzversorgung des Wallis 1500-1610. Wirtschaft und Politik*, 1965) l'historien approfondit en 750 pages denses, nourries de sources presque toutes inédites, le poids économique, mais aussi politique et social, et les conséquences sur les relations diplomatiques d'une denrée suffisamment rare et indispensable à l'époque pour qu'on l'ait appelée l'or blanc: le sel. Se concentrant sur ce dernier comme sur un agent historique, il y inscrit dans une démarche novatrice non seulement la fortune mais la puissance politique des Stockalper et des Mageran. Son doctorat ouvre à Alain Dubois les portes du concours qu'il remporte, pour la nouvelle chaire d'histoire moderne créée à l'Université de Lausanne en 1971, chaire qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1999. Doyen de la Faculté des Lettres de 1978 à 1980, l'historien dirigera l'Institut Benjamin Constant de 1991 à 2001.

Passeur de frontières, Alain Dubois fut un maître particulier. Ce maître n'était pas un « gourou », un créateur de chapelle historique, il en était même l'antidote. Antidogmatique, libéral au sens premier du terme (soit respecteux de la liberté d'autrui, même lorsqu'autrui c'étaient ses assistants), il m'a toujours semblé qu'il voyait en nous autre chose que ce que nous étions capables de voir nous-mêmes, quelque chose où nous nous

dépasserions, et qui ne serait jamais un duplicata du maître. Son esprit critique et son scepticisme étaient d'ailleurs incompatibles avec une posture de maître à penser.

La seule voie qu'il nous ait indiquée clairement était, à travers son exemple personnel, celle de l'engagement. Alain Dubois a été un homme de combat, de ces combats qui font rarement la une de l'actualité mais qui façonnent les institutions. Des bruits qui couraient à l'université dans les années 1980 disaient que lorsque le doyen Dubois montait au Rectorat, des portes claquaient, et qu'il avait l'habitude – c'est d'ailleurs une expression qu'il aimait bien lui-même – d'«appeler un chat un chat». On se souvenait aussi que cette personnalité foncièrement indépendante avait réussi à apporter simultanément son soutien à la nomination de deux professeurs d'histoire dont le premier était un spécialiste de l'histoire de la papauté, issu de la grande bibliothèque vaticane, et le second un spécialiste de l'étude des radicaux de gauche et du socialisme en Suisse.

De tous les projets touchant à l'université ou à l'histoire dans lesquels Alain Dubois a mis sa colossale énergie et dont il est difficile de faire le compte, le seul je crois qu'il n'ait pas réussi à faire adopter à ses collègues ni surtout aux pouvoirs publics, sans doute parce qu'il était trop visionnaire, fut dans les années 1990 celui de couvrir l'autoroute pour y construire des logements d'étudiants. Infructueux, cet essai en dit pourtant long sur la manière dont Alain Dubois appréhendait la réalité estudiantine: des élèves à former oui, mais pas seulement sur le papier, ou dans la tête, aussi dans l'amélioration de leurs conditions concrètes d'existence.

Y a-t-il un règlement de section, de faculté auquel il n'ait pas apporté sa touche, ou plutôt ses nombreuses retouches? Il cherchait autant qu'à défendre ses idées, à fédérer «au mot près» celles des collègues, une aptitude qui en a rapidement fait - et c'était un cadeau empoisonné, puisque pendant ce temps il effectuait moins de recherches personnelles - un interlocuteur incontournable de la vie institutionnelle de la faculté. Dans ce civisme académique d'Alain Dubois, qui lui faisait privilégier des causes communes et lutter contre l'individualisme ambiant, il eut aussi me semble-t-il une part de plaisir: il adorait convaincre. Il repérait rapidement les lieux de blocages, les hésitants et les opposants, et là où d'autres craignaient la confrontation entre quatre yeux, lui leur mettait carrément «le grappin dessus» comme il disait, pour les travailler au corps, souvent avec succès. Cela occasionnait régulièrement des disparitions très soudaines de sa part. Il se levait tout à coup comme un ressort de sa chaise, «celui-là il faut que je l'attrape» lâchait-il juste avant de quitter précipitamment le bureau parce qu'il avait reconnu la voix d'un collègue à persuader.

En tant que directeur de l'Institut Benjamin Constant, Alain Dubois a tenté avec persévérance de défendre ce centre de recherches contre les coupes devenues menaçantes dans le budget universitaire; il en a encouragé les publications et fait en sorte que sa visibilité soit davantage reconnue au sein de l'Université comme à l'extérieur. Un patron efficace et généreux, redouté au-delà mais très apprécié de ses collaborateurs, qu'il savait stimuler et mettre en valeur, et qui continuera d'apporter, même une fois à la retraite, dans ses interventions au Conseil de l'Institut une note optimiste, une teinte d'humour et son esprit critique: telle est l'image qu'il y a laissée.

Au sein du Comité de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie dont il a été membre pendant plus de trente ans, et président en 1994-1995, Alain Dubois s'est investi notamment dans la diffusion vers l'extérieur des travaux universitaires. Exigeant sur les textes proposés pour la *Revue historique vaudoise* dont il assumait toujours la relecture minutieuse et stimulante, il a permis qu'elle recueille plusieurs travaux de ses élèves, tout en mettant plus largement, toujours à sa manière discrète, ferme, persuasive et généreuse, son expérience professionnelle et ses capacités de gestionnaire au service de la société.

Au niveau international, le Comité international des sciences historiques a témoigné sa confiance à Alain Dubois en l'élisant pour la durée record de trois mandats successifs, entre 1980 et 1995, années durant lesquelles il a collaboré à l'organisation des congrès de Stuttgart (1985), Madrid (1990) et Montréal (1995).

Hautement apprécié pour la qualité de ses expertises scientifiques (il fut aussi le relecteur attentif notamment de la *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*), Alain Dubois a été membre de la Commission de la recherche de l'Académie suisse des sciences humaines entre 1979 et 2002, au sein de laquelle il a pu

défendre une autre cause qui lui tenait très à cœur: celle de la relève académique. Très critique sur un discours généralement répandu d'encouragement à la relève scientifique, qui faisait bien et n'obligeait à rien («tout ça c'est du vent» nous disait-il régulièrement), il s'est battu bec et ongles pour l'obtention de bourses, pour l'assouplissement de mesures qu'il jugeait peu réalistes, comme l'obligation de séjourner à l'étranger pour des doctorants en histoire suisse avec charges de familles.

Ce qu'Alain Dubois voudra absolument obtenir avec son accession à la présidence de la Société suisse d'histoire en 1988-1989, et le projet le plus ambitieux sans doute dont il sera la cheville ouvrière, c'est sans conteste le *Dictionnaire historique de la Suisse*. La dernière somme de connaissances historiques sur la Suisse (le DHBS) datait des années 1920, il était temps de la mettre à jour selon le professeur Dubois épaulé par ses collègues Pfaff de l'Université de Fribourg et Glauser des Archives de Lucerne. S'agissant d'un projet de plusieurs dizaines de millions de francs, planifié sur une vingtaine d'années, les interlocuteurs à convaincre – et ils ont eu besoin de l'être – furent si nombreux et si divers, entre autorités politiques et scientifiques, universités et archives, et cela des deux côtés du «Röstigraben», qu'un autre qu'Alain Dubois se serait vraisemblablement découragé. Lui pas. Heureusement. Le *Dictionnaire historique de la Suisse*, dont Alain Dubois a continué à suivre de près l'élaboration au sein de son Conseil de Fondation, vient de sortir son 6e volume en trois langues l'automne dernier.

Son art de la persuasion, la manière foncièrement constructive et toujours très rationnelle d'Alain Dubois de voir les choses en faisaient un conseil et un soutien recherché (mais aussi un adversaire redoutable, parce qu'impossible à pousser dans ses derniers retranchements et dans l'émotionnel). Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait été très sollicité. Trop sollicité. Je l'entends encore répondre à un téléphone, qui succédait à beaucoup d'autres: «Oui, j'ai justement votre dossier sous les yeux», ce qui devait réjouir son interlocuteur au bout du fil, ignorant que dans les trois hautes piles qui ont toujours orné son bureau, il en avait d'innombrables... de dossiers sous les yeux.

Homme de combat – il était aussi lieutenant-colonel, et le seul motif pour lequel il ait confié quelques cours à ses assistants étaient ses engagements militaires, ce qui n'a d'ailleurs pas contribué à nous faire aimer l'armée –, capable de taper sur la table, comme il le prônait lui-même, quand cela pouvait faire avancer les choses, Alain Dubois m'a toujours impressionnée au plan humain – et c'était un peu paradoxal du reste – par son indifférence aux signes extérieurs du pouvoir, par sa profonde simplicité.

Agréablement surprise de le voir débarrasser la table et faire le service lorsque son épouse et lui invitaient les doctorants et assistants de son équipe (il y a vingt ans ce n'était pas monnaie courante chez les professeurs), j'avais été carrément médusée, un jour, de retrouver le professeur Dubois derrière la porte du bureau, en train de clouer diligemment la boîte aux lettres que le poids des séminaires écrits et dossiers de sources avait mis en péril. Une anecdote parmi tant d'autres.

Pas de crises d'autorité chez Alain Dubois, pas de crises tout court. Il était d'une égalité d'humeur proverbiale, trouvant toujours le temps qu'il fallait pour dire bonjour, au revoir, et souvent même un sincère «à part ça, comment ça va?» Cela dit, beaucoup d'autorité, incontestablement. Cette autorité naturelle qui le faisait craindre et respecter des étudiants. Et pas seulement d'eux.

À côté de ses combats institutionnels ou en faveur de projets scientifiques divers, Alain Dubois s'est énormément investi dans son enseignement. Je le revois tel qu'il était avec les étudiants. Les mètres de séminaires annotés de sa main dont les archives de la section d'histoire ont gardé la mémoire en témoignent: ils ont toujours été capables du meilleur comme du pire. Le professeur Dubois le leur disait sans concessions – certains lui en ont voulu, d'autres lui en ont été reconnaissants. Il le leur communiquait avec toutes les nuances dont il avait le secret: dans les marges toujours trop étroites de leurs travaux, ses corrections qui disaient «oui», «juste», «bien», voire (beaucoup plus rarement) «très bien», pouvaient voisiner à peine quelques lignes plus bas avec des remarques du type «charabia», «blablabla», «complètement à côté du sujet» ou «votre expression française est du niveau du secondaire inférieur». Partisan d'un encadrement académique rapproché des étudiants, Alain Dubois ne l'était pas du maternage. À un étudiant auquel il avait accordé

un long entretien sur le thème de l'examen qu'il devait passer, et qui lui demandait à la fin s'il pouvait encore lui en préciser « les objectifs », le professeur Dubois avait répondu sans ambages : « Les objectifs ? eh bien c'est que vous réussissiez votre examen, bon sang ! »

Enseignant, c'est dans l'atelier de l'historien qu'Alain Dubois faisait entrer de plain-pied ses étudiants, un peu comme dans celui de l'artisan, qui doit d'abord forger ses outils, proportionner son effort à l'objet. Il fallait s'y familiariser avec les cartes géographiques. Il fallait aussi quasiment deux étudiants pour dérouler l'immense carte détaillée de la Suisse d'Ancien Régime utilisée en séminaire, et Alain Dubois ne ratait jamais son effet quand il fondait sans l'ombre d'une hésitation sur l'enclave de Grasburg, utilisant d'ailleurs bon nombre de ses connaissances militaires du terrain, qui demeuraient assez mystérieuses pour nous. Il fallait encore se frotter au cours des monnaies et à l'histoire économique, à l'analyse démographique (et aux fameux intervalles intergénésiques), à l'histoire politique et diplomatique. Et puis apprendre à lire des sources. Beaucoup de sources.

S'il fallait caractériser l'essence de cet enseignement en trois opérations intellectuelles, je mentionnerais pour ma part la distanciation, la pondération et le questionnement.

Ennemi de l'éclatement du savoir, de l'hyperspécialisation, le grand lecteur qu'était Alain Dubois avait une solidité et une ampleur de connaissances sans commune mesure. Fin connaisseur de l'histoire helvétique, et pas seulement moderne, il pouvait citer de mémoire, à l'impromptu, le testament politique de Frédéric II de Prusse, exposer les changements dans l'équilibre européen sur des décennies. Cette vaste culture historique, qui n'était jamais une fin en soi, lui permettait d'analyser les documents d'époque avec une finesse stupéfiante, de les faire parler en « lisant entre les lignes », soit en y introduisant une foule d'éléments extérieurs qu'il croisait : une opération de base au travail de l'historien s'il ne veut pas faire du document la simple illustration d'une démonstration déjà arrêtée préalablement. Ne pas se laisser piéger par la source. Mettre à distance le document pour aller au-delà de ce que son auteur veut – précisément – nous dire, vers ce qu'il peut nous apprendre d'un passé complexe et souvent contradictoire était cette première règle.

L'accent mis par Alain Dubois sur la pondération des données se traduisait chez lui en un geste caractéristique des deux paumes ouvertes : il y avait toujours un « d'une part » et un « d'autre part ». Pour cet ennemi des messages simplistes et de la simplification, un point de vue n'était jamais suffisant, un seul exemple non plus, une source encore moins. La connaissance historique ne pouvait naître que de la confrontation des témoignages, de la patiente construction de catégories et de la hiérarchisation de multiples facteurs.

Enfin, et peut-être surtout, pas d'histoire sans questionnement. De cela aussi, les nombreux travaux d'étudiants mais aussi les thèses corrigées par Alain Dubois en témoignent : rectifiant au passage les erreurs (ce n'était jamais la part essentielle de ses interventions), combien de fois y lit-on dans les marges, de son crayon bien taillé : « Reste à savoir si… », « Il vaudrait la peine de se demander si… », « Vous ne paraissez pas vous être demandé pourquoi… ». Attaché à une histoire socio-économique et politique, où les structures et la vie matérielle étaient indispensables à la compréhension des discours, l'historien a fait de ce questionnement, de la recherche difficile mais nécessaire des bonnes questions, l'aiguillon d'une discipline en première ligne pour remettre en cause les idées reçues.

Au moment de prendre congé d'Alain Dubois, avec une profonde tristesse mêlée d'un sentiment d'incrédulité – parce que les maîtres ne meurent jamais, et qu'il me semble sentir son regard chaudement ironique derrière moi – j'aimerais lui dire ma gratitude, celle de tant d'entre nous qui le regrettent, le pleurent. Pour ton engagement, pour cette générosité qui te caractérisait, cher Alain, et pour tout ce qu'a été ta libre et invisible école, merci, et au revoir maître.

Danièle Tosato-Rigo